

DENIS PODALYDÈS KAD MERAD
MARILYNE CANTO

AVEC LA PARTICIPATION DE ÁNGELA MOLINA CHARLOTTE RAMPLING HIAM ABBASS KARIN VIARD



Donostia Zinemaldia
Festival de San Sebastián
OFFICIAL SELECTION

LE DERNIER

UN FILM DE

COSTA-GAVRAS

D'APRÈS LE LIVRE DE

CLAUDE GRANGE ET RÉGIS DEBRAY

© ÉDITIONS GALLIMARD 2023

S O U F F L E



DENIS KAD
PODALYDES MERAD **LE**

DERNIER

UN FILM DE

COSTA-GAVRAS

D'APRÈS LE LIVRE DE

CLAUDE GRANGE ET RÉGIS DEBRAY

© ÉDITIONS GALLIMARD 2023

SORTIE LE 12 FÉVRIER 2025

DISTRIBUTION



33, rue Vivienne - 75002 Paris

Tél. : 01 80 49 10 00

contact@bacfilms.fr

PRESSE

LE PUBLIC SYSTEME CINEMA

Alexis DELAGE TORIEL

adelagetoriel@lepublicsystemecinema.fr



Donostia Zinemaldia
Festival de San Sebastián
OFFICIAL SELECTION

SOUTIFLE

DEUX ESCARGOTS S'EN VONT À L'ENTERREMENT

© MCMXLVI by ENOCH & Cie

Paroles de **Jacques Prévert**

Musique de **Joseph Kosma**

Interprétée par **Aïda Iordan** et **Ángela Molina**

Arrangement **Armand Amar**

*À l'enterrement d'une feuille morte,
Deux escargots s'en vont.
Ils ont la coquille noire, du crêpe autour des cornes.
Ils s'en vont dans le soir, un très beau soir d'automne.
Hélas quand ils arrivent, c'est déjà le printemps.
Les feuilles qui étaient mortes sont toutes ressuscitées.
Et les deux escargots sont très désappointés.*

*Mais voilà le soleil, le soleil qui leur dit :
« Prenez, prenez la peine, la peine de vous asseoir,
Prenez un verre de bière si le cœur vous en dit.
Prenez si ça vous plaît l'autocar pour Paris :*

*Il partira ce soir, vous verrez du pays.
Mais ne prenez pas le deuil, c'est moi qui vous le dis.
Ça noircit le blanc de l'œil et puis ça enlaidit.
Les histoires de cercueils, c'est triste et pas joli.
Reprenez vos couleurs, les couleurs de la vie. »*

*Alors toutes les bêtes, les arbres et les plantes
se mettent à chanter,
à chanter à tue-tête la vraie chanson vivante,
la chanson de l'été.
Et tout le monde de boire, tout le monde de trinquer.
C'est un très joli soir, un joli soir d'été.*

*Et les deux escargots s'en retournent chez eux.
Ils s'en vont très émus.
Ils s'en vont très heureux.
Comme ils ont beaucoup bu, ils titubent un petit peu.
Mais là-haut dans le ciel,
la lune veille sur eux.*

SYNOPSIS

Dans un dialogue amical et passionné, le docteur Augustin Masset et l'écrivain Fabrice Toussaint se confrontent pour l'un à la fin de vie de ses patients et pour l'autre à sa propre fatalité.

Emportés par un tourbillon de visites et de rencontres, tous deux démarrent un voyage sensible entre rires et larmes : une aventure humaine au cœur de notre vie à tous.

COSTA-GAVRAS



« Il faut se préparer pour la fin de vie comme après une grande fête qu'est la vie, belle, aventureuse, douloureuse, décevante, ou enthousiaste, bref unique. »

L'IDÉE DE LA MORT VOUS TRAVAILLE-T-ELLE ?

La mort ne me « *travaille* » pas mais elle reste pour moi un scandale inexplicable et certain. Je regarde l'horizon de la fin de vie, qui commence à m'être de plus en plus proche, avec ses précipices et son abîme.

Ce sont des hommes comme Edgar Morin ou le cinéaste portugais Manoel de Oliveira, leur vie, leur irréductibilité qui me « *travaillent* ».

Avec Edgar Morin – plus de 100 ans – nous parlons cinéma et des films du passé. Il a une mémoire plus précise que la mienne, sur le cinéma comme sur les sujets sociaux et l'actualité sur lesquels ils ne cessent d'écrire avec lucidité.

Quand il y a quelques années j'ai présenté à la Cinémathèque le cinéaste portugais Manoel de Oliveira le jour de son anniversaire des 101 ans avec ce qui était son dernier film **L'ÉTRANGE AFFAIRE ANGELICA**. J'avais conclu en lui proposant de venir présenter l'année suivante son prochain film. Il est venu deux ans plus tard présenter **GEBO ET L'OMBRE**.

Quand je ne suis pas en activité, il m'arrive d'y penser avec l'âge qui avance, inexorablement. Et avec force quand je la croise, comme avec la mort de Jacques Perrin. Il était l'avant-dernier survivant des acteurs et auteurs et musicien de **Z**. C'est une forte émotion qui finit par rendre serein face à l'inévitable.

Le besoin d'une ébauche est né de la lecture du livre de Claude Grange et Régis Debray.

J'ai essayé de réaliser mes utopies et de me débarrasser de mes fantasmes et de mes terreurs en réalisant un film.

VOUS TRAVAILLEZ TOUJOURS ÉNORMÉMENT

POUR PRÉPARER VOS FILMS.

CELUI-CI DIFFÈRE-T-IL DES AUTRES

AVEC LA « MATIÈRE HUMAINE » AU PREMIER PLAN ?

« *La Matière humaine* » comme vous dites, je l'appellerai « *l'essence humaine* ». Elle est la plus complexe des entités vivantes. Elle a l'âme, la raison, l'entendement et bien d'autres pouvoirs. Elle suscite une infinie complexité et à la fois une grande simplicité face aux problèmes qu'elle doit affronter. Particulièrement la fin de vie.

J'ai commencé par revisiter des écrits de philosophes.

Vladimir Jankélévitch - j'avais suivi ses conférences dans les années 70. Edgar Morin et son livre *L'homme et la mort* qui m'a renvoyé à Héraclide d'Ephèse – 500 AVJC - et à sa phrase singulière : « *Vivre sa mort et mourir sa vie.* »

Ils sont nombreux ceux qui ont pensé la fin de vie et ont trouvé des pensées philosophiques qui semblent vouloir rivaliser avec l'originalité d'Héraclide qui, de son côté établit, bâtit même :

« La vie n'est vraiment la vie

qu'en étant autre chose que la vie...

Exaltante et risquée.

Le vivant se trouve ainsi à l'origine de la culture

et devient source même de la créativité humaine ».

J'ai aussi revisité Albert Camus, Martin Heidegger et son singulier *Être-vers-la-mort*, Castoriadis sur *Thanatos*, et ses pensées sur les faiblesses de l'âge et sa terreur de la fin.

Enfin Descartes et son « *Je pense, donc je suis* ». Avec la réflexion qu'un jour je ne serai plus, d'aucune autre manière.

Et je suis revenu au « *Dernier Souffle* » avec ses histoires personnelles et eu des entretiens avec Régis Debray et Claude Grange. Le philosophe et le médecin, et leur credo sur la fin de vie.

J'ai alors écrit le scénario avec mon credo. Un credo double, intime et cinématographique.

FAUT-IL APPRENDRE À MOURIR ?

Sans doute.

Socrate a dit « *Philosopher c'est apprendre à mourir* ». Montaigne a repris « *Philosopher c'est la préméditation de la mort et la préméditation de la liberté. Le savoir mourir nous affranchit à toute subjection et contraire.* »

Je pourrais citer une foule de penseurs qui disent avec leurs mots la même chose.

Or nous refusons la mort. Nous la fustigeons, nous la nions. Nous la rendons comique ou ridicule. Tout en étant intimement terrifié, épouvanté par la nôtre ou celle de nos proches.

Il y a très longtemps des proches m'avaient raconté les derniers instants de la vie d'un parent. Épouvanté, il implorait le docteur et sa famille : « *Ne me laissez pas partir* ». Cela m'avait bouleversé connaissant sa force, son ironie, l'amour-propre et le sens poétique de cet homme.

La terreur de la mort, l'absence totale de préparation conduisent au refus de l'inéluctable, au caractère de l'absolu. C'est-à-dire le refus de vivre en mortel. Cette dénégation a conduit les hommes à se convaincre que cette fin n'est que partielle. Ce qui nous différencie des animaux. Nous avons l'Esprit qui est immortel, au contraire du corps matériel et périssable.

Avec cette certitude nous pouvons transgresser, enfreindre la logique de la nature où tout meurt.

C'est une symbiose hystérique, délétère, dûe au refus de cette réalité humaine et pour tous.

Ce refus contourné par toutes les religions n'a pas réussi à être accepté entièrement et à créer la sérénité. Définitivement. Et par tous. Loin s'en faut. Mais c'est un formidable refuge, digne de respect, et que je respecte.

LE FILM MONTRE QU'EN FAIT, QUASIMENT AUCUN DE VOS PERSONNAGES NE RENONCE. CHACUN À SA MANIÈRE VEUT PARTIR DEBOUT. C'EST LA GRANDE FORCE DU FILM...

Vouloir partir debout, c'est-à-dire avec dignité, c'est le sujet du film.

Les soins palliatifs, chez soi ou à l'hôpital, peuvent jouer ce rôle d'aider à cette dignité.

Les personnages du **DERNIER SOUFFLE** sont des hommes et des femmes qui ont existé. Je les ai aimés, souvent admirés, et cinémato-contés avec passion.

LA FIN AVEC KARIN VIARD EST-CE UN MESSAGE ANTI-RENONCEMENT ? IL RESTE DE LA VIE, QUOI QU'IL ARRIVE ? VIVE LA VIE ?

Le face à face entre la doctoresse Eléonore et le philosophe est une proposition et un contrat. Le plus noble qu'il soit : l'inviter à se battre, à lutter pour sa survie et l'aider à sortir de la solitude qui le ravage face à l'inconnu.

C'est lui faire comprendre et accepter les abnégations, les abandons qu'il faut pour jouir malgré tout de la vie.

L'exemple d'espoir qu'Eléonore propose à Fabrice est probant, définitif et poétique.



IL Y A UN DÉBAT SUR LA FIN DE VIE. ESTIMEZ-VOUS AVOIR FAIT UN FILM POLITIQUE ?

Quand il y a débat il y a politique.

Quand il y a humain et fin de vie il y a encore plus de politique.

Le débat était évité ou figé par des forces, des certitudes personnelles, des groupes et des dogmes de toutes sortes, centenaires ou contemporains.

La personne en fin de vie soumise aux vérités qui sont souvent loin des siennes, cela semble ne plus être acceptable.

La création des unités de soins palliatifs – à l'hôpital ou chez soi – me paraît être une bonne solution. Mais leur nombre est misérable.

La responsabilité du pouvoir, face à la fin de vie, est colossale.

LE politique aura beaucoup à débattre, à décider, et à imaginer. Avec aussi une pensée poétique, et entièrement au service du bien mourant.



DENIS PODALYDÈS

Quand Costa m'a proposé ce film, il m'a dit que ça s'appellerait **LE DERNIER SOUFFLE**. J'ai dit oui, bien sûr, mais je ne savais rien encore. Comme pour tous les acteurs, j'imagine : si Costa-Gavras les appelle pour un rôle, on dit oui, avant toute chose. Le oui précède toute forme de lecture. Ça a été mon cas.

J'étais très heureux de cet appel.

Et puis, j'ai découvert le livre « *Le Dernier Souffle* » de Régis Debray et du Dr. Claude Grange. Le livre a précédé le scénario. J'ai lu le scénario beaucoup plus tard. Et le livre m'a passionné. De toutes façons, j'avais déjà dit oui, je ne pouvais plus reculer, j'étais engagé !

Je me suis dit : « *c'est culotté, c'est gonflé et c'est tant mieux* », surtout à l'âge que j'ai, mes parents étant âgés. Toutes ces questions-là, évidemment, sont actuelles, pertinentes, et tues la plupart du temps. Et moi-même je n'y connaissais pas grand-chose.

Je n'avais eu qu'un seul contact avec les soins palliatifs, très tard puisque j'avais 40 ans. Ma compagne de l'époque venait à Jeanne Garnier, ce centre de soins palliatifs qui est dans le 15^{ème}. Je l'ai accompagnée une fois et j'ai été terrorisé. La mort, l'imminence de la mort, accompagner des mourants, c'était pour moi impensable, terrifiant, détestable. J'ai mal réagi. Je voulais partir.

Quand je racontais le sujet du film à des amis, à mon père - qui est venu sur le tournage et y a figuré – le malaise était éloquent.

Même le mot déclenche le malaise.

Aujourd'hui, on ne dit pas « *il est mort* », mais « *il est parti* ». On ne dit pas « *ton père est mort, ta mère est morte* », on dit « *ton papa s'en est allé* ».

Depuis le Covid, de très jeunes gens sont hantés par la mort. Il y a l'inquiétude climatique qui se mêle à des angoisses de fond. Ça les hante d'une façon surprenante, pas du tout d'une façon paisible, c'est comme le sentiment d'une mort collective. C'est une idée de fin du monde et même les plus jeunes enfants sont en ce moment hantés par l'idée que ça va finir. Ils pensent que ça ne va pas seulement finir pour eux, ça va finir pour tout le monde et peut être dans pas longtemps.

Et puis il y a la vieillesse... Mais pas seulement. Il y a aussi, comme dans le film, des jeunes malades en soins palliatifs. Ça, c'est le côté scandaleux de la maladie mortelle, le refus absolu d'envisager sa propre fin à un âge où la vie doit triompher, où le corps devrait s'épanouir, il y a ce personnage qui ne comprend pas pourquoi il est aux soins palliatifs. Ce tragique-là, la mort qui frappe trop tôt, est rarement traité sinon dans des films de guerre, des films d'aventure où la mort d'un jeune héros est une tragédie flamboyante, et à condition que la violence soit spectaculaire.

J'étais extrêmement heureux de tourner avec Kad, nous avons eu de vrais et grands moments de joie. Dans le rôle de ce médecin, il y apporte à la fois un naturel joyeux, sympathique, et une simplicité, une lucidité très subtile, c'est la gravité légère, quelque chose de difficile à faire passer à l'écran. Pour Costa, c'était une très belle idée d'avoir demandé à Kad de jouer ce rôle.

En rencontrant le vrai personnage, le Docteur Grange, j'ai senti la vitalité particulière de ces médecins pour qui la mort est familière. Le contact est direct, la chaleur immédiate, le regard plein de vie, de générosité. C'est indispensable, je pense. On aurait pu distribuer d'autres acteurs à ma place, mais pour ce médecin, il fallait l'humanité de Kad, cette joie, cette générosité qui se dégage de lui, oui, c'était indispensable au film. C'est par là qu'on y amène la beauté, surtout quand on parle de la mort : en en parlant simplement et généreusement, avec luminosité.

KAD MERAD



KAD MERAD

Je suis hypocondriaque. Pire, je ne veux rien savoir.

Et pourtant j'ai passé le tournage à faire le médecin qui cherche, qui n'a pas peur de l'hôpital, qui parle aux infirmières, qui parle aux docteurs, aux malades, qui parle de la mort en permanence, de la fin de vie !

Mais je suis aussi très optimiste et très joyeux et je n'ai pas envie de m'éteindre. Je m'éteindrai quand il faudra s'éteindre, vraiment. Ma vie est pleine de feux pour l'instant.

LE DERNIER SOUFFLE, c'est l'histoire d'un médecin qui entraîne un écrivain dans son univers et j'avais vraiment l'impression que Denis était cet écrivain totalement à l'affût de moindres informations, totalement hagard même parfois, de voir des malades, de voir comment le médecin parlait aux malades. Tout ça, c'est assez fort. On a presque l'impression de faire un documentaire finalement.

Denis, c'est un acteur qui peut tout faire, au cinéma ou sur scène – c'est d'abord un acteur de la Comédie-Française. Il est capable de tout jouer. Nous avons très vite trouvé notre relation, lui l'intellectuel et moi le médecin.

Ce qui m'a plu, c'est le regard de Costa sur nous, son regard posé en permanence. On le voit nous regarder parce qu'il est tout le temps derrière la caméra.

Ce qui pourrait me déranger d'habitude, d'avoir quelqu'un qui regarde comme ça aussi près mais cela ne m'a pas du tout dérangé avec Costa. Il vous regarde mais il ajuste, il affine en permanence et ce sont toujours des petits détails.

Il n'y a pas de discours. Il est presque comme un entraîneur qui vous guette, qui connaît vos qualités et aussi vos défauts et qui essaie de vous conduire plutôt vers vos qualités. Il ne s'est jamais assis, jamais derrière un combo à 200 kilomètres. Il ne se décourage pas, n'abandonne pas.

Il m'a dit : « *Si je ne suis pas content, je continue* ». C'est impressionnant quand même.

Il est là et sa présence m'a porté. C'est très agréable de tourner avec Costa, un vrai plaisir de comédien, avec des partitions incroyables.

Et quand il nous dit : « *c'en est une bonne, nous l'avons* ». Ça veut dire qu'on a bien travaillé. Et voilà.

MARILYNE CANTO



MARILYNE CANTO

La première rencontre avec Costa s'est faite chez lui et je dois avouer que j'étais assez impressionnée et un peu intimidée. Mais il a su assez vite me mettre à l'aise et on a échangé très simplement et naturellement sur la vie, sur la mort et la fin de vie ce qui est assez rare pour un premier rendez-vous mais ce sont précisément les thèmes du film. C'est la première fois que je m'exprimais aussi librement sur de tels sujets.

Puis on a parlé en détail du scénario, des situations et des personnages. C'était un moment vrai et authentique et à aucun moment j'ai eu l'impression que je passais un casting, mais que c'était avant tout une rencontre. En partant, je me suis dit, je ne sais pas si je vais faire ce film, (je l'espérais !) mais j'étais heureuse d'avoir partagé ce moment avec Costa.

Je connaissais déjà mon « *mari* », Denis Podalydès. On avait tourné ensemble dans un film, il y a quelques années et on s'était bien entendu. Quand j'ai appris que j'allais être « *sa femme* », sa partenaire j'ai pensé que c'était une bonne idée, qu'on allait bien ensemble.

Nous partageons le même goût pour le théâtre et la littérature mais aussi une forme de douceur dans notre façon de jouer. Sur le film, j'avais le sentiment qu'on avait en commun la même approche des textes, des personnages et souvent le même humour.

J'ai l'impression qu'on forme un couple très crédible et que cette connivence véritable se ressent. Il y a aussi l'âge et la taille - on a à peu près la même taille.

Il y a une forme d'évidence entre nous et puis avec Denis, tout est simple. Dans le film, je le touche beaucoup, je suis proche de lui physiquement, j'ai l'impression d'être à la fois maternelle et fusionnelle avec mon « *mari* ». J'ai beaucoup aimé jouer avec lui et je crois que c'est réciproque.

Je n'avais jamais joué avec Kad Merad. Il dégage une profondeur et une autorité naturelle que je trouve assez impressionnantes. En jouant avec lui, je voyais vraiment un médecin proche de ses patients, qui s'en préoccupe sincèrement et j'étais très touchée par la bonté naturelle et la détermination de ce médecin.

Sur le tournage il régnait une très grande concentration et une forme de respect pour le film, respect pour Costa qui était très précis, très exigeant et toujours élégant. J'ai rarement vu un plateau si uni et si harmonieux.



CHARLOTTE RAMPLING

Quand j'accepte un film, c'est pour un ensemble de choses. D'abord, bien sûr, qui va le mettre en scène.

LE DERNIER SOUFFLE, c'est parti de ma rencontre avec Costa. J'ai été très encouragée par cette rencontre et par ce sujet qui m'a bouleversée.

Et je me suis dit : *« Mon dieu, c'est un sujet extrêmement sensible, extrêmement important. C'est un sujet qui a terriblement besoin qu'on l'ouvre, qu'on l'expose, qu'on en parle et qu'on expérimente avec toute sortes et différentes façons de l'approcher sans peur, sans crainte. L'embellir et le comprendre. »*

Dans le scénario que Costa a écrit, c'est exactement ça. *Comment peut-on faire, quelles sont différentes façons dont on peut approcher le sujet, comment aider les gens à mourir ? Comment peut-on amener quelqu'un à accepter sa mort et sa famille autour quand on sait que c'est très proche ?* Parce que la personne qui doit partir doit l'accepter et être vraiment prêt.

Costa a abordé le sujet avec différents cas, différentes expériences et événements. Pour moi, c'est une évidence qu'il faut qu'on soit accompagnés par ce genre de travail pour commencer à comprendre, pour se rapprocher du sujet.

J'ai fait beaucoup de films où j'apparaissais peu, mais c'était le sujet, le metteur en scène, c'était le cadre, c'était ce que je devais dire qui m'importait. On n'a pas nécessairement besoin de beaucoup de temps pour donner un impact. Ce qui compte, c'est ce que vous pouvez donner dans une scène pour la rendre vécue et nécessaire.

Dans le film, je n'ai qu'une seule scène mais cette scène est très importante. Elle donne le point de départ et on voit avec le docteur qu'il y a d'autres façons, lorsqu'on est près de la mort, d'autres manières d'approcher la fin de vie.



KARIN VIARD

Retrouver Costa 20 ans après c'est... c'est à la fois une expérience assez étrange parce que ça m'est excessivement familier.

Pourtant, j'ai tourné un certain nombre de films, j'ai côtoyé un certain nombre de metteurs en scène. Mais je ne sais pas, c'est comme bizarrement une espèce de retour aux sources.

J'ai tourné il y a 20 ans avec Costa et Michèle. Parce que Costa et Michèle, c'est un couple. Ils créent ensemble. Elle, elle est à la production quand lui est à la réalisation. Mais c'est une espèce de dialogue incessant j'ai l'impression. Et tourner avec Costa et Michèle, c'est rentrer dans une espèce de famille d'élection, d'affection et de travail.

Et voilà, je retrouve ça et j'ai l'impression qu'il ne s'est pas passé 20 ans en fait.

Alors oui, effectivement, j'ai un rôle très court, j'ai deux jours.

Mais bon, parfois j'accepte, t'acceptes des rôles pour des raisons qui ne sont pas juste les rôles, qui sont une façon de, voilà d'honorer un parcours de cinéaste, qui sont une façon de dire voilà, « *vous m'avez invitée pour le dessert, je serai ravie de passer.* »

Et aussi, j'aime bien l'idée que Costa, qui à l'âge qu'il a, décide de faire un film sur la fin de vie. Voilà, je trouve que c'est toujours intéressant que les gens parlent, que les metteurs en scène fassent des films sur, au fond, ce qui les occupe le plus au moment où ils le font.

Ça a été quelqu'un de très militant qui a, qui a su parler de ce qui le taraudait.

Et je trouve qu'aujourd'hui, à 91 ans, qu'il décide de faire un film sur la fin de vie, c'est juste en fait.

Et il le fait avec son regard, avec sa façon si poétique et amoureuse de regarder les gens et les acteurs.

Et voilà, ce film lui ressemble comme les autres lui ressemblaient je crois.

Ma mère vient de mourir.

Donc la fin de vie, je connais, les soins palliatifs je connais et je trouve que c'est un sujet qui évidemment fait un peu peur à ceux qui ne sont pas concernés.

Mais si tu veux bien regarder la chose du côté de la vie, et pas du côté de la mort, je trouve que c'est un sujet essentiel et qui au fond est appelé à nous concerner tous, pour nous, ou pour nos proches.



ELISABETH QUIN

JOURNALISTE
ET ÉCRIVAIN FRANÇAISE

Ce qui m'a amené à dire oui pour **LE DERNIER SOUFFLE** ? Un certain nombre de choses.

Évidemment Costa-Gavras, qui est un immense cinéaste, un homme qui a une vision systématiquement très aiguë sur les sujets de son époque en l'occurrence là, la fin de vie. Régis Debray et Claude Grange, les auteurs du livre consacré à la fin de vie et à cette notion qui peut sembler scandaleuse mais qui est tellement fondamentale de « réussir sa mort ». Je les avais reçus dans l'émission, il y a un an et demi.

Et puis pour des motifs peut être plus personnels. En l'occurrence la mort de ma mère il y a deux ans, en soins palliatifs, dans un endroit miraculeux à Paris qui s'appelle Jeanne Garnier.

Alors tout ça réuni avec en plus, je l'admets, sans forcément trop de narcissisme, d'égotisme, mais quand même une interrogation « *Pourquoi est-ce que Costa a eu l'idée de me faire tourner ?* » et « *comment se fait-il que je reçois un scénario dans lequel est écrit "Elisabeth, star de la TV" ?* ». Ce qui m'a fait hurler de rire et en même temps qui m'a mis dans un état de terreur totale, terreur, j'exagère un peu, mais je me disais « *serais-je à la hauteur ?* ».

Parce que ça veut dire jouer soi, c'est vachement bizarre. Je croyais que les acteurs, par définition, sortaient d'eux-mêmes et devenaient des personnages. Or moi, on me demande de jouer MOI. Donc en même temps, je suis obligée de jouer. Je ne sais pas ce que c'est d'être soi... bref, pleins de questionnements qui font que je ne pouvais pas résister à cette invitation formulée par Michèle Gavras, la femme de Costa. Donc j'ai dit oui, un peu la boule au ventre mais avec une immense curiosité et je ne regrette pas.

Un film c'est fluide, ça se déroule devant vous. Un tournage c'est une sorte de puzzle invraisemblable et improbable qui miraculeusement se met en place au montage. Mais là, le fait de le vivre dans un décor où les gens se déplacent de manière accidentée, pas du tout fluide. On attend, on répète, on re répète, on fait des mécaniques...

Donc j'essaie de me fondre dans ce bordel total qui, miraculeusement, va devenir à la fin de la journée une minute, deux minutes, trois minutes d'une scène qui aura du sens.

Donc c'était autant observatrice dedans/dehors, c'est une drôle de position parce que je suis dedans, dehors.

J'observe et je suis, ce n'est pas ce que je fais à la télévision.

C'est une expérience formidable de ce point de vue-là.

D'être à la fois, moi et une autre qui est moi, et dedans et en-dehors de la scène.



RÉGIS DEBRAY

ÉCRIVAIN
ET PHILOSOPHE FRANÇAIS

«*Philosopher, c'est apprendre à mourir*», serine-t-on dans les écoles. Foutaise.

Restons modestes. Il n'y a que la musique – le Requiem de Mozart ou une cantate de Bach – qui peut nous faire sentir la présence du néant, en faire résonner l'écho, entre chair et cuir. Et les religions, dont c'est la fonction sociale, et sans doute la vraie raison d'être, qui peuvent en méditer le sens, et nous la faire plus ou moins accepter.

Même si la mort en gros, en vrac, en chiffres, ne dérange plus trop, nous savons comment nous y prendre – holocaustes, épidémies et guerres aidant. Au-delà de la centaine, du millier et à fortiori du million d'individus, on a appris à gérer. Plus il y a de monde en cause, moins il y a d'embarras.

C'est à l'unité qu'on reste un peu coi, chacun cherche ses marques.

On n'a plus de mot pour la mort. On parle de fin de vie. On invente toutes sortes de mots qui tournent autour du problème mais qui ne disent pas le problème. On ne sait plus quoi faire des morts. On les brûle, on les met très loin. Avant, on entourait les portes cochères de tenture noire avec les initiales du défunt couleur argent. Les morts traversaient la rue, dans leurs camions ou dans leurs voitures. On s'arrêtait pour les laisser passer... On portait le deuil. Aujourd'hui, plus de brassard sur le bras pour les gens de la famille ni même de cravate noire.

Aujourd'hui, nous préférons le deuil minimaliste.

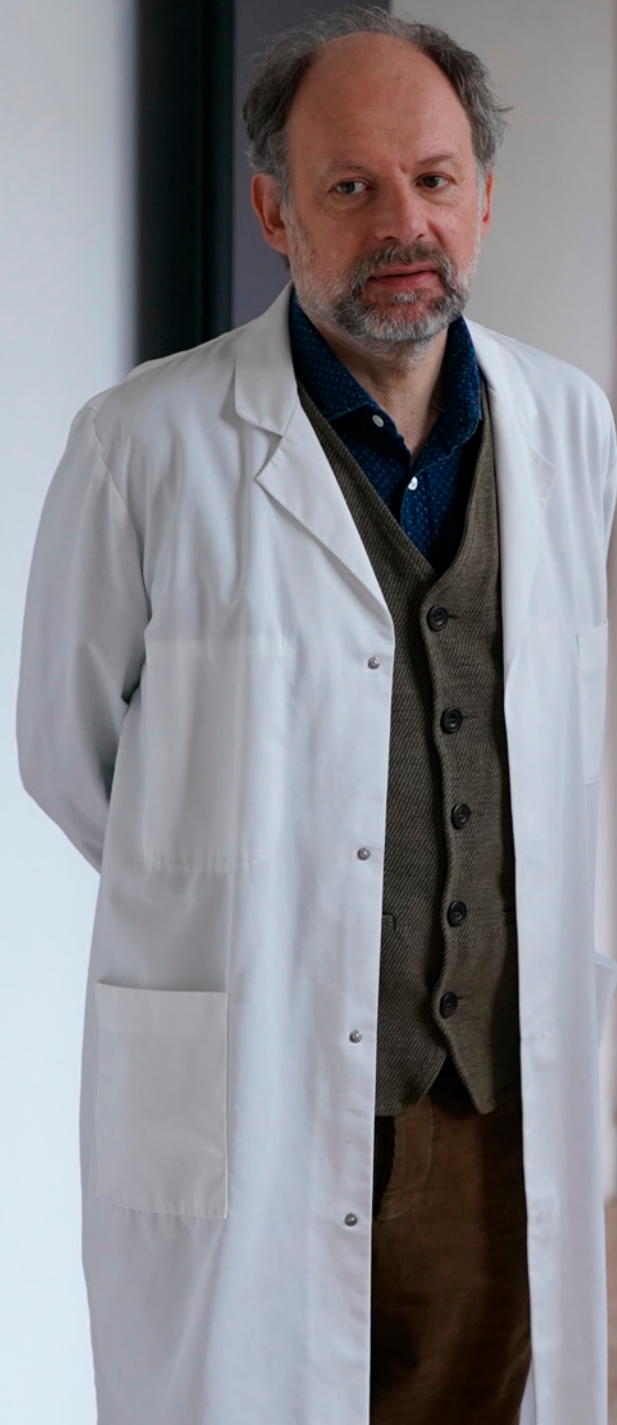
Mourir se dit partir, la morgue, reposoir ou salle des départs, la disparition, prise de congé, l'euthanasie, suicide assisté, et le conclusif, palliatif. Jusqu'à l'extrême-onction devenue «*sacrement du malade*». On euphémise, on édulcore. Raison de plus pour saluer, à l'heure où il n'est bruit que des «*nouvelles stratégies de prévention pour vivre et vieillir en bonne santé*», tout ce qui se fait ici et là pour ne pas mourir indigne.

Nous savons de quels exploits les salles d'opération sont aujourd'hui capables. C'est la blouse blanche, non la soutane qui prend les choses en main, et ce n'est pas cadeau, d'avoir à rendre l'âme sans bien savoir à qui. Reste que si l'âme a perdu l'au-delà, le corps, en deçà, y gagne.

La mort nous préoccupe parce qu'elle a perdu sa place rituelle. Elle ne fait plus partie de la vie. Aujourd'hui, on est en train de réconcilier la mort avec la vie. Ça va prendre beaucoup de temps.

Le film de Costa fait partie de ce processus de réconciliation.

Costa est en train de lever la paille, en faisant un film sur la mort.



MÉDECIN GÉNÉRALISTE, SPÉCIALISÉ DANS LES SOINS PALLIATIFS

«Augustin, vous savez ce que j'ai. Quand je perdrai conscience, je veux que ça aille vite et je veux que ce soit vous qui vous occupiez de moi.»
C'est ce que dit Sidonie – Charlotte Rampling – dans le film.

Le palliatif, c'est l'anti-pouvoir : le malade décide. Pour le médecin c'est un contrat de confiance avec le patient. Il s'agit de répondre aux trois besoins essentiels d'une personne en fin de vie : ne pas souffrir, ne pas être abandonnée, ne faire que ce qui fait sens pour elle.

La continuité de l'accompagnement inclut le devoir constant de comprendre les besoins du malade : besoins de présence, soulagement de la douleur, besoins émotionnels, affectifs et spirituels. Comme le démontre la plus vaste expérience clinique, la médecine palliative est précieuse et indispensable pour accompagner le patient dans les phases les plus douloureuses, chroniques et terminales de la maladie. Les soins dits palliatifs sont l'expression la plus authentique de l'action humaine qui consiste à prendre soin des plus vulnérables, le symbole tangible du fait «*d'être là*» auprès de ceux qui souffrent.

La Faculté nous enseigne essentiellement la médecine curative à tel point que pour beaucoup de médecins la mort est vécue comme un échec. La médecine faisant de plus en plus de progrès, on a cru, sans doute, qu'on pourrait tout guérir. Alors, on prolongeait les malades en multipliant les suppléances qui devenaient insupportables. C'est à ce moment que s'est développée cette notion du droit à mourir dans la dignité*, relayée par l'ADMD (Association pour le Droit à Mourir dans la Dignité - créée en 1980) et également les soins palliatifs, relayés par la SFAP (Société Française d'Accompagnement et de Soins Palliatifs) - créée en 1990, cette voie médiane qui évite à la fois l'acharnement thérapeutique et l'intentionnalité de donner la mort.

Quand la médecine classique ne peut plus guérir, on essaye de faire au mieux pour que le malade soit le plus confortable possible, jusqu'à son dernier souffle.

La dignité est imprescriptible. C'est le principe constitutionnel du respect de l'être humain, du début jusqu'à la fin de sa vie.

* Loi Léonetti votée à l'unanimité en avril 2005 - Le droit à une fin de vie digne et apaisée.



ARTISTIQUE

Fabrice Toussaint
Augustin Masset
Florence
Estrelia
Sidonie
Mme Broquet
La Cancérologue
Léa
La journaliste
L'éditeur

DENIS PODALYDÈS
KAD MERAD
MARILYNE CANTO
ÁNGELA MOLINA
CHARLOTTE RAMPLING
HIAM ABBASS
KARIN VIARD
AGATHE BONITZER
ÉLISABETH QUIN
XAVIER LEGRAND

TECHNIQUE

Scénario et réalisation
Producteurs

Musique
Directrice de la photographie
Cadreur
Montage

Son

COSTA-GAVRAS
MICHÈLE RAY-GAVRAS
ALEXANDRE GAVRAS
ARMAND AMAR
NATHALIE DURAND
OLIVIER ROSTAN
COSTA-GAVRAS
LOANNE TREVISAN
JULIEN SICART
DANIEL SOBRINO
CAROLINE REYNAUD
CLAIRE BERRIET
CATHERINE WERNER SCHMIT
MARIE DOLLER

Cheffe déco
Première assistante réalisateur

LISTES

UN FILM DE COSTA-GAVRAS D'APRÈS LE LIVRE DE CLAUDE GRANGE ET RÉGIS DEBRAY « LE DERNIER SOUFFLE. ACCOMPAGNER LA FIN DE VIE » © EDITIONS GALLIMARD 2023 SCÉNARIO COSTA-GAVRAS CASTING MARIE-FRANCE MICHEL ASSISTANTE RÉALISATION MARIE DOLLER IMAGE NATHALIE DURAND CADREUR OLIVIER ROSTAN DÉCORS CATHERINE WERNER-SCHMIT COSTUMES NATHALIE RAOUL SON JULIEN SICART CAROLINE REYNAUD CLAIRE BERRIET DANIEL SOBRINO DIRECTION PRODUCTION CHRISTINE MOARBES PRODUIT PAR MICHÈLE RAY & ALEXANDRE GAVRAS UNE PRODUCTION KG PRODUCTIONS AVEC LE SOUTIEN DE CANAL+ AVEC LA PARTICIPATION DE FRANCE TÉLÉVISIONS CINÉ+ OCS C8 EN ASSOCIATION AVEC BAC FILMS PLAYTIME CINÉMAGE 19 ENTOURAGE SOFICA 3 AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE EN PARTENARIAT AVEC LE CNC VENTES INTERNATIONALES PLAYTIME





PROGRAMMATION

MC4 ARNAUD DE GARDEBOSC

04 76 70 93 80

arnaud@mc4-distribution.fr

PHILIPPE LUX

01 80 49 10 01

p.lux@bacfilms.fr

CLAIRE DESHAIES

01 80 49 10 03

c.deshaies@bacfilms.fr

TIANA RABENJA

01 80 49 10 02

t.rabenja@bacfilms.fr

